

DAS GEFRORENE MEER LA MER GEELEE

Blasons de mon corps masculin .

Serge Meitinger

Je voudrais être ici « un veilleur qui n'a que son corps et, de son corps, que la parole interne et mentale », « un veilleur qui soliloque » selon les termes de mon ami Pierre Campion.

LES CHEVEUX

Cela fait deux ans maintenant que je me teins les cheveux. Ce fut une décision difficile à prendre car plane toujours le sot reproche (même si on se l'adresse d'abord à soi-même) de ne pas assumer les stigmates du vieillissement, de se dérober et de feindre. Mais, avant même mes quarante ans, mes cheveux étaient déjà poivre et sel et ils allaient vers une blancheur de plus en plus marquée. J'en ai eu assez de cette évanescence qui n'arrêtait plus les traits du visage et diluait ses contours, amollissant le rendu des chairs devenues, elles aussi, blafardes. La première impression ne fut toutefois pas favorable : je vis soudain ma tête casquée d'une sombre calotte lithique posée sur moi comme un heaume étrange. Il fallut raisonner en comparant la nouvelle couleur, châtain soutenu, à la teinte des sourcils qui avaient gardé le ton originel. Il fallut s'habituer. C'est fait et j'apprécie désormais la forme de mon visage, l'arrondi de mon crâne souligné par une mèche ondulée mais nette, arrêtant la ligne. Amour du « pur contour » quand tu nous tiens ! Amour aussi de nous-même, nécessaire !

LE FRONT

On le préfère large, haut, « patent et ouvert » (Maurice Scève), d'un teint d'albâtre plutôt qu'étroit, sombre, obtus, furonculaire ! Il est la vitrine de l'esprit où se ride la pensée (quand je pense, je parais souffrir, disais-je jadis) ; il est la « table d'attente » où se suspend l'âme inquiète de l'amant, de l'aimée (y lire la tempête ou la torpeur, la passion et la coquetterie, l'intérêt, l'indifférence...). Il ménage l'accès au regard de l'autre, au regard de soi sur soi. Moyen, simple, ordinaire, produit-il des pensées moyennes, des désirs triviaux, des attentes anonymes ?

L'OREILLE

Je me suis crevé le tympan droit le 1^{er} mai 1997. Accident stupide (comme la plupart des accidents de ce genre) : oubliant que j'avais à demi enfoncé un coton-tige dans le conduit de mon oreille, je resserrai soudain et fortement tout autour de ma tête une serviette de toilette jusque là placée sur mon cou. La douleur resta sourde, il n'y eut pas de sang. Mais j'avais ouvert une brèche dans l'intégrité de mon organisme et je connus l'invasion bactérienne du dehors, multipliant les infections et otites dans les années qui suivirent, me faisant perdre une bonne partie de ma capacité auditive. Une opération de réfection du tympan eut lieu un peu plus de cinq ans après. La brève ouverture pratiquée à l'arrière

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

du pavillon de l'oreille permit une greffe au laser. Ce fut rapide et recousu comme une fine dentelle, cette finesse et cette dextérité me font encore rêver au miracle de la chirurgie — bien qu'écrivant ceci, il me revienne comme une petite douleur exactement ciblée. J'y ai récupéré *presque* toutes mes facultés d'audition.

L'OUÏE

Rester longtemps sans écouter de musique, cela m'est possible, ce fut parfois pendant des années (dans les premiers moments de mon séjour à Madagascar), mais quand j'y reviens c'est très exactement comme si cette dernière n'avait jamais été absente, comme si elle avait poursuivi son bruissement insu au plus creux du colimaçon de l'écoute. Présente absente ! La poésie est sans doute aussi une manifestation singulière de ce continuum, de cette sourdine. L'entente interne, qui est elle-même musique et sens de la musique, préside et dispose ; l'écoute externe, faite avec les tympanes et tous les résonateurs physiologiques (au besoin réparables, ajustables !) s'appuie sur la première pour subsumer tout bruit.

LE SOURCIL

Ni simple trait à la Ava Gardner, ni broussaille méphistophélique, lui qui a préservé la teinte même de la jeunesse pousse quelquefois de très longs poils interrogatifs qui forment accents et épis.

L'ŒIL

Il est bleu, ciel et mer — affecté par les variations météorologiques qui l'éclaircissent ou ternissent à volonté, le font virer presque jusqu'au gris ou au vert. L'iris en est constellé de tout petits ronds bruns mordorés dont la brillance évolue avec l'éclat de la lumière. Il paraît que nombre de gens (surtout dans les pays où cette nuance est rarissime) ont peur de soutenir le regard de tels yeux pers : ils ont l'impression, disent-ils, de voir le dedans, d'entrer comme s'ils y tombaient dans une intimité qui est un gouffre, d'entrer et d'être happés par l'inconnu. Ces « yeux de verre » ne sont pas pour eux comme les autres, les noirs ou les marrons, de réfléchissants miroirs plaçant une protection entre l'être et l'autre, mais des pièges où l'autre attire sans rien accorder de son être. Yeux bleus, yeux de rapt et de rapine, vous ouvrez des abîmes sans les refermer !

LE REGARD

Je sais que mon regard est parfois provocant car il scrute, il creuse, il insiste. Je ne mets pas toujours de discrétion dans ma façon de dévisager, d'ausculter l'allure et la manière d'autrui tant il me semble nécessaire de percer le mystère, de connaître, de comprendre... C'est souvent maladroit et inopérant et cette attitude entraîne quelques désagréments mais cette attention scrupuleuse et insistante, quand elle est appliquée aux choses et à l'infime qui court entre elles, se révèle souveraine pour naître au monde — surtout au moment où la contention visuelle se relâche et, brusquement, laisse être *l'invu*.

LE NEZ

Ni aquilin ni épaté, libérant seulement parfois les aquilons d'une sternutation incoercible, solide et bien planté, avec l'âge, le porte-lunettes s'est empli (comme les oreilles) de poils disgracieux quand ils pointent irrégulièrement hors des narines.

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

LE RESPIR

Il faut avoir fait l'expérience réitérée du nez bouché, du rhume qui rend sourd et gourde, pour comprendre l'importance du simple respir. Ce n'est pas seulement la libre circulation de l'air entre les narines, la gorge et les poumons, c'est l'assise mouvante d'un point d'équilibre préservant le rythme même du mouvoir et de l'allant corporel. Être enrhumé ne prive pas uniquement de goût et d'odorat, ne fait pas simplement pleurer et moucher, entendre le monde comme du fond d'une conque, mais trébucher sans cesse et se mêler les pieds, n'avancer qu'à regret et sans plus se sentir appelé par ce qui vient et qu'il faut accompagner.

LA JOUE

Je parlerai surtout de la gauche qui, à elle seule, porte distinctement mon principal blason. Il s'orne du beau nom d'« envie » bien que son nom vulgaire soit « tache de vin », son nom savant « angiome plan ». De quoi donc ma mère enceinte put-elle avoir envie pour que la joue de l'enfant à naître rougît à ce point, rougît jusqu'à la teinte lie de vin ? La tache presque noire sur le petit visage du bébé dont elle mangeait bien la moitié effraya et consterna. L'on tenta d'abord un remède pire que le mal : la neige carbonique répandue par un médecin ignorant ajouta une brûlure au bas de la joue. Il fallut employer ensuite un procédé de rayonnement dit « solaire » pour atténuer la couleur profonde et choquante de la tache et, pour ce traitement, nous dûmes aller pendant plusieurs années chaque mois à Paris. La teinte s'amenda considérablement et la tache devint moins voyante d'autant qu'elle ne grandissait pas avec le corps de l'enfant et, dans le visage, en proportion, sa place diminuait. Plusieurs autres médecins par la suite m'ont proposé de la faire disparaître par une greffe de peau et j'ai toujours refusé, l'estimant désormais partie intégrante de ma personne et elle est devenue en quelque sorte mon emblème, ma marque de fabrique, mon signe de reconnaissance. À vrai dire, je ne la vois plus guère non plus que mes familiers habitués à ce graffiti. Des inconnus parfois me questionnent, des enfants surtout, émus par ce qu'ils prennent pour une blessure, me demandent si j'ai mal. Ma mère a toujours voulu que ce fût un indice d'intelligence, le signe de cette « envie » de savoir, de cette curiosité qui m'a dès le début animé. C'est la pensée pieuse d'une mère et je ne renie pas le blason dont elle m'a involontairement doté.

LA BOUCHE

Ma bouche est plutôt petite, mes lèvres roses et bien ourlées, serrées entre de fines commissures. Bouche sensuelle, bouche gourmande de tous fruits. Voici, je le proclame, la première et la sublime porte du corps humain par où le monde entre sous sa plus palpable espèce. Ma bouche cosmophage est prête à engloutir l'univers — « l'uni-divers » —, à en déguster la chair infinie et rien de ce qui peut se prendre en bouche, à mon avis, n'est sale. J'ai souvent entendu quelqu'un dire, pour déconsidérer tous les tabous alimentaires, que « ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui est sale mais ce qui en sort » c'est-à-dire la vilénie monnayée en paroles. Le bouddhisme également recommande de consommer tout ce qui est comestible : serpents, chiens, sauterelles... Il n'y a pas de quoi s'en faire une religion, puisque c'est une formule antireligieuse, mais en la gardant à l'esprit relativisons et libéralisons nos pratiques, établissons une complète échelle du goût, curieuse et inventive. Rappelons-nous aussi que lorsqu'il ne reste plus qu'un seul désir à l'homme, un ultime indice de vitalité, c'est presque toujours celui de bien manger : ô vieillards bâfreurs, je vous aime et vous loue !

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

LES DENTS

Je n'ai jamais eu mal aux dents. Pour mon plus grand malheur ! En effet la douleur eût été un signal qui eût permis sans doute de réagir à temps ! J'avais à peine 16 ans et l'on dut m'arracher cinq ou six dents complètement pourries (dont plusieurs molaires), en dévitaliser et stériliser d'autres... À 20 ans, je cassai l'une de mes incisives supérieures, la plus voyante, en croquant un quignon de pain. Il fallut me placer une dent à pivot ; mal assujettie, on dut la refaire dix ans après ; vingt ans plus tard, je crachais définitivement cette prothèse et l'on passa au bridge, véritable œuvre d'art qui trône encore en ma bouche et orne mon sourire. De fait je dois beaucoup à mon dentiste comme au chirurgien qui restaura mon tympan, et surtout aux progrès techniques en ces matières, plus et mieux que de sauver les apparences !

LA VOIX

L'on ne connaît pas sa voix bien qu'on ne cesse de la baratter de la langue et des maxillaires, de la faire passer au crible du gosier et des fosses nasales, de l'orchestrer en gonflant les joues, remplissant les poumons, articulant, liant et découpant du bout des lèvres et des dents... L'entendre du dehors telle que l'a fixée un mécanisme immédiatement tenu pour inhumain est parfois une souffrance, une blessure. Je n'aime pas ma voix telle que me la rendent enregistreurs et magnétophones, molle, douceuse (ou même douceâtre), précieuse et comme chantournée, peu virile en un seul mot, judiciaire. Comme s'il fallait l'être, viril ! Je hausse mentalement les épaules mais je sais que je rêve d'une voix de bronze ou d'airain, tonnante comme un métal martelé (qui est peut-être bien celle que les autres entendent car je sais aussi que ma voix porte haut et loin...).

LA BARBE

Quelle barbe que de devoir se raser chaque matin ! Je peste presque chaque jour contre ces poils durs proliférant en ces coins et recoins de chair, plis et replis de la peau du visage où ils se nichent sans que la lame (désormais triple) du rasoir puisse les atteindre jusqu'à leur racine. Toujours mal rasé, souvent balafré, menton bleu dès la fin de matinée, joues bistrées dans l'après-midi... Toujours à refaire car nous n'aurons jamais vaincu en nous l'homme des cavernes, l'homme des bois. Je frémis en pensant que ça pousse encore pendant plusieurs jours, après la mort.

LES ÉPAULES

Rondes et un peu grasses, couvertes désormais de poils à demi blanchis, elles me font tout de même une carrure que certains ont comparée à celle d'un rugbyman. Elles surplombent en effet un corps plutôt massif et trapu, large (rien à voir avec les actuels « Dieux du stade », les jeunes joueurs du Stade Français qui exhibent complaisamment leur nudité de gazelles mâles sur des calendriers à succès et ressemblent plus à de sveltes poulains échappés qu'aux gabarits de leurs aînés plus en rapport avec le mien). Elles auraient gagné à être renforcées et un peu musclées, si je ne détestais pas tant le sport et l'effort physique autotélique.

LES BRAS

Ce sont eux qui déparent le plus car ils sont visiblement faibles et gringalets, sans muscles apparents, bras pour écrire et tenir un livre (pour enlacer aussi of course !) plutôt que pour soulever, transporter, arrimer, travailler quoi que ce soit. Bras de propre à rien !

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

LA MAIN

Blanche main aux doigts presque effilés et sans cals, d'intellectuel ou de col blanc, main à clavier qui pianote tout le jour, main à caresse qui effleure et ne frappe jamais, main qui cache autant qu'elle montre, main à paresse, à plaisir, à goguette et goguenardise et qui cherche toujours une main.

LA POITRINE

J'aime à passer mes doigts large ouverts entre les poils soyeux, poivre et sel, qui tapissent mes pectoraux, à saisir à pleine paume les mamelons charnus de mes seins, à en pincer les tétons au milieu de leur aréole. Parfois ils s'érigent et mon souffle s'élargit. À ce moment c'est communion, adhésion, adhérence : ma propre main me pétrit le cœur, je suis à moi et me saisis moi-même sans distance, sans réticence. C'est juste un peu au-dessous que ça se gâte !

LE VENTRE

Quand je me tiens debout (nu ou demi-vêtu de préférence) en une position verticale un peu cambrée vers l'avant, estomac et ventre relativement s'effacent et mon allure d'ensemble peut me satisfaire. Quand j'ai bouclé la ceinture d'un pantalon sous mon abdomen, parfois débordent par dessus la taille ainsi cernée un ou deux bourrelets flottants et l'effet est nettement moins joli. Le pire c'est quand je suis assis ou accroupi car toute ma panse (il faut bien l'appeler par son nom !) s'affaisse au plus bas sur mes cuisses et je me sens rembourré, juste au-dessus du bas-ventre, comme d'une bouée de sauvetage, d'un vrai pneu ! J'ai *presque* honte en vérité et j'imagine avec une horreur consommée (mais un peu factice en son masochisme voulu) l'aspect répugnant de toute cette graisse jaune camouflée en plaques sous la peau comme un polyester d'isolation ! Mais il suffit de se lever et de repartir un peu cambré vers d'autres aventures, de se remettre debout puis en mouvement, oubliant tout à fait l'image arrêtée par le miroir ou le regard, porté, poussé, dynamisé par ce qu'il faudrait légitimement tenir pour sa plus intime réserve d'énergie !

L'EMBONPOINT

Telle est l'ambiguïté du mot : il vient de l'expression « en bon point » désignant à l'origine un état de santé jugé florissant ; puis il nomma le signe même de cette bonne santé, le « teint vermeil » et les chairs épanouies, un rien grasses, juste ce qu'il fallait pour avoir la rondeur appétissante et le luisant admirés, désirés en ce temps-là ; maintenant le terme ne veut plus signaler que l'excès, la pléthore des rondeurs et bourrelets qui s'ajoutent aux lignes fermes et étroites du mannequin taille standard ! Ce mannequin blême et qui ne représente qu'un moment improbable de la croissance humaine, une minute à peine sur l'ensemble de son décours, une exception parmi la masse des corps, fait régner une dictature composée de privations et de régimes, de tortures gymnastiques et il serait temps, contre tous les ventres plats et leurs ostentatoires tablettes abdominales, de réhabiliter l'embonpoint, de lui rendre sa dimension tonique et esthétique !

LE PUBIS

Sous ces mêmes bourrelets diversement aimés, s'ouvre le triangle, le pénil ou peigne touffu qui est le jardin broussailleux et odorant du sexe (tel que je l'entretiens ou ne l'entretiens pas). Le seul choc que j'aie jamais éprouvé devant un signe patent de mon

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

vieillesse fut de découvrir un jour un poil blanc (puis plusieurs) parmi ma toison pubienne.

LE VIT

Mille e tre sont ses noms : j'ai préféré « vit », évoquant le levier comme la solide barre du presseur, à « pénis », didactique, comme à « phallus », analytique et confisqué par les toutous du freudisme. *Mille e tre*, ses éjaculations sur une durée d'à peu près trois ans. *Mille e tre*, peut-être, les divers trous de chair qu'il a pénétrés tout au long d'une vie (tout dépend d'ailleurs comment l'on compte et il n'y a pas de raison pour ne privilégier que l'inédit : le meilleur est souvent dans la reprise). Ce sont messieurs Don Juan et Casanova qui nous ont refile leur complexe de la liste et toutes ces comptabilités dérapent vite dans le mythe ou l'affabulation. De même l'enjeu des centimètres. Il y a, c'est évident, pour un mâle quelle que soit son origine sociale ou ethnique, une certaine satisfaction d'amour-propre à receler entre ses cuisses un bâton de maréchal. Il y a là également un intérêt esthétique pour lui et pour les autres car notre époque a enfin admis qu'un membre viril dressé peut être beau et qu'il complète fort harmonieusement le portrait d'un homme dont il se fait ainsi la pointe ou le clou ! Mais la réalité pratique rend plus modeste et ces bêtes de concours, si belles qu'elles soient, ne trouvent pas toujours facilement où se nicher... Rien ne vaut donc le modèle passe-partout, plus humble mais aussi endurant, et qui reste dans la bonne moyenne !

LES TESTICULES

Ces deux cailloux ronds, chauds et fermes qui roulent en leur double sac, on se les prendraient bien en bouche pour les sucer comme des bonbons (mais nul ne peut — même l'acrobate le mieux désossé — s'accorder à lui-même cette gâterie... C. Q. F. D.) En attendant, se les tenir de la dextre, à pleine main, à main pleine, c'est être à la fois au centre et à la racine.

LE CUL

L'on connaît moins encore que sa voix, son cul et son dos. Inventer des contorsions pour les voir en les photographiant par exemple, tenter de mettre en œuvre des ruses de sioux pour y parvenir... Et la honte quand votre partenaire décrète d'un ton sans appel que vos fesses sont molles et flasques... Molles et flasques, cela a été dit... On ne peut vraiment, on ne veut vérifier et l'on continue à se bercer de l'image de tous les petits culs gentiment pommelés qui se promènent partout, partout sauf dans votre dos.

L'ANUS

Il est, lui, plus accessible que le cul en son entité, accessible au toucher, au palper, à une certaine curiosité digitale. La neuvième porte est en continuité directe avec la première, mais représentant l'évacuation, le cloaque et pour cela plutôt méprisée. Toutefois, comme la première, et à la différence des sept autres (chez le mâle du moins), elle permet un contact plus profond, plus intime avec l'intérieur même du corps. Une bouche grande ouverte laisse voir langue, gorge et palais, la luette et le départ de l'œsophage comme de la trachée : elle révèle le rouge sang de la palpitation vitale, la chaleur et le souffle intérieurs, les liqueurs, les humeurs et les salives qui lubrifient l'interne machinerie. L'anus ouvre, au-delà de la gaine des sphincters, sur une mollesse, une chaleur dont la qualité surprend

DAS GEFRORENE MEER LA MER GELÉE

le doigt inquisiteur : c'est un vrai chaudron de sorcière là-dedans ! en même temps qu'un manchon de douceur et l'esprit, en une manière de coloscopie mentale, peut remonter le labyrinthe intestin jusqu'à la luette... Des films inventant des trajets dans notre corps pour des explorateurs rendus microscopiques lui en fournissent le modèle. Une certaine plénitude (sitôt suivie d'un manque appelant la reprise) peut naître à cette prime et bénigne intromission, peu profonde encore, et, pour la retrouver plus à loisir, l'on peut envisager de soigner ce que Michel Tournier appelle « la chaude blessure des garçons » par le traitement approprié... mais c'est une autre histoire que je ne vous dirai pas aujourd'hui.

LA CUISSE

Mes cuisses, épaisses, solides, tout en gros muscles sont des piliers faits pour les intenses mêlées où s'enchevêtrent les joueurs partageant boue et sueur, ajustant leurs mains baladeuses à des membres résistants et qui ne fléchissent jamais. Soutenir le boutoir de l'équipe adverse en s'enfonçant un peu plus encore dans la glèbe, résister des pieds et des genoux, je ne l'ai jamais fait ! Contemplant l'arche solennelle et désœuvrée de mes cuisses, je me dis que j'en suis pour toujours aux seuls rêves de mêlées !

LE MOLLET

« Mollet de coq », disait mon père pour désigner l'étrange aspect que prend la masse musculaire de cette partie de la jambe chez les cyclistes assidus surtout. J'ai toujours eu l'impression d'avoir de tels mollets quand je les regarde en me renversant en avant ou en arrière. Mais là encore ce ne fut pas à vélo que j'ai acquis ce galbe, plutôt en chevauchant des chaises de bureau, des chaises pour écrire et en me livrant à des jeux de jambes qui laissent parfois les quatre fers en l'air.

LE PIED

Le 3 juin de l'an 2003, je me suis réveillé avec le pied droit paralysé. Impossible de le lever comme de marcher normalement. Je dus boiter bien bas pour continuer à avancer. Conduire était devenu difficile, presque dangereux. Le diagnostic établi après un examen détaillé évoqua l'effet nouveau, inédit à ce jour, d'une hernie discale décelée chez moi depuis au moins vingt-cinq ans et qui produisait déjà régulièrement des lombalgies comme des crises de sciatique. Le remède ? Nulle intervention chirurgicale, médicamenteuse ou kinésithérapeutique. Il me fut recommandé seulement d'attendre que la nature, comme on dit, fît son œuvre et il me fallut plus de six mois pour récupérer un usage à peu près normal de ma jambe. De longs mois de patience pour entrer tout vif et entier, avec calme et sérénité, dans la grande patience, dans le long génie des neurones. Le praticien m'expliqua en effet que, dans de tels cas où un nerf se trouve traumatisé ou lésé par un incident organique, l'appareil neuronal invente un mode singulier de régénérescence susceptible d'utiliser un détour pour rétablir la fonction oblitérée. Il est capable de faire repousser là où il le faut de courtes sections nerveuses ou de dévoyer un autre nerf afin de lui faire assumer une activité jusque là inédite pour lui. Sagesse des neurones qui *savent* et font leur œuvre dans l'opacité intelligente de ce corps ; sagesse de celui qui apprend à écouter ce corps, son corps, pour en épouser les rythmes inconnus. J'ai récupéré *presque* toute ma capacité motrice (il demeure toutefois une légère faiblesse dans l'assise même du pied qui a causé plusieurs chutes inopinées) ; j'ai appris à être prudent et à avancer *d'un pied attentif* en regardant toujours où je marche et comment.

DAS GEFRORENE MEER
LA MER GELÉE**LE MIROIR**

Il est difficile de se regarder fixement au miroir sans vite vouloir échapper à la stupeur insensée qu'induit cette autocontemplation. Pourtant, ô petit ou grand miroir, secret gardien de mes métaphores et métamorphoses, j'aimerais que tu me dises une fois encore combien ce corps est un malgré rajouts et réfections, artifices et estompages, l'entrelacs du technique et du naturel ! Rappelle-moi aussi que ce corps mien me plaît et qu'il m'appartient pleinement ! Qu'il faut s'aimer *hic et nunc* pour être capable d'aimer ailleurs ! Et, plaidant contre les effets fascinants de tes propres jeux de surface, montre-moi mon corps vif et actif, toujours en train d'excéder tes images ! Mieux ! ménage toi-même l'échappée au miroir comme à la stupeur qu'il peut induire en devenant le miroir des mots !

LE CORPS

Souvent, dans des situations de stress ou de détresse où le sol se dérobe sous moi, montant en une unique bouffée, souveraine, l'odeur seule de mon corps me peut rassurer.

Serge MEITINGER
En l'an cinquante-quatrième
de son âge
11-15 décembre 2004

© 2005 das gefrorene meer – la mer gelée